



Jean-Baptiste
Harang

Jours de Mai

Préface de Mathias Enard

Verdier

JOURS DE MAI

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR

Prenez un coq, Verdier/poche, 2008

•

Le Contraire du coton, Grasset, 1993 (Grand Prix de l'humour noir)

Les Spaghettis d'Hitler, Grasset, 1994

Gros chagrin, Grasset, 1996

Théodore disparaît, Grasset, 1998

L'art est difficile, Julliard, 2004

La Chambre de la Stella, Grasset, 2006 (Prix du livre Inter)

Nos cœurs vaillants, Grasset, 2010 (Prix Jean Giono)

Bordeaux-Vintimille, Grasset, 2012
(Prix Henri de Régner de l'Académie française)

Jean-Baptiste Harang

Jours de Mai

Préface de
MATHIAS ENARD

Verdier

Dessin de couverture : FRÉDÉRIC PAJAK.

www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2018
ISBN : 978-2-86432-984-8

De l'importance des véhicules à moteur pour les activités subversives

(et autres considérations révolutionnaires)

par Mathias Enard

Il convient tout d'abord de préciser qu'un fâcheux retard à la naissance m'empêcha non seulement d'y participer, mais même d'en être témoin, fût-ce depuis les langes. Mai 68 eut lieu sans moi. Et pourtant cette date m'est encore plus familière que, par exemple, Mai 43 (prise de la Smala d'Abd el-Kader par le duc d'Aumale), Mai 71 (écrasement dans le sang de la Commune de Paris) ou même Mai 36 (Front populaire). Je dirais même plus : j'ai toujours considéré, bon an mal an, que ces événements de Mai 68 faisaient partie de notre héritage, qu'ils nous avaient formés, que bonne part de notre culture actuelle s'était construite *sur* les événements de Mai. Événements qui, en ce qui me concerne, nourrissent une immense curiosité. Une curiosité mêlée de tendresse pour la génération qui nous a précédés, ce peuple de héros.

Avant tout une curiosité historique. 68. Mai 68. L'expression est figée et tout Français de plus de vingt ans sait (mais pour combien de temps encore?) ce que ces chiffres et ce mois signifient. Sait ou croit savoir. De quoi Mai 68 est-il la métonymie ? Ou mieux, la synecdoque ?

Voire la métalepse ? Que ne dit-on pas lorsqu'on prononce les mots « Mai 68 » ? La revue de presse proposée ici par Jean-Baptiste Harang est à ce titre édifiante : on ne dit pas grand-chose. On n'a rien vu à Hiroshima. La puissance des mots « Mai 68 » ne réside pas dans les faits. Des blessés. Très peu de morts. Des rues dépavées, des automobiles incendiées, des arbres privés de leurs grilles. Des coups de matraque. Des manifestations estudiantines. Des coups de matraque. Des manifestations ouvrières. Des coups de matraque. La dissolution de l'assemblée nationale. Un aller-retour en hélicoptère. Rien qui ne se fût reproduit, parfois bien plus violemment, au cours des cinquante années suivantes.

Par ailleurs, comme le note si justement Jean-Baptiste Harang, notre Mai 68 ne sembla pas avoir bouleversé les travaux des diplomates étrangers qui, au même moment, dans ce même Paris, s'attelaient à la dure tâche de négocier la paix au Vietnam ; les événements ne parurent pas déranger non plus les Soviétiques, lorsqu'il fut question d'envoyer les chars de combat de la glorieuse Armée rouge pour mettre fin, à Prague, au « socialisme à visage humain ». On pourrait presque rire de cet aveuglement hexagonal : notre belle jeunesse est tout occupée à lancer des pavés et des grilles d'arbre sur les Compagnies républicaines de sécurité pendant que le vaste monde poursuit sa course folle. Ce serait oublier que dans le cas de Mai 68, c'est précisément le vaste monde qui inspire les révolutionnaires, et notamment les atroces injustices de la guerre du Vietnam : le fameux mouvement du 22 Mars à Nanterre est créé suite à l'interpellation de militants après une manifestation, je cite, *pour la victoire du peuple vietnamien contre l'impérialisme américain*. Le film *Masculin*

Féminin, de Jean-Luc Godard, sorti en 1966, qui décrit « les enfants de Marx et de Coca-Cola, comprenne qui voudra », est un portrait visionnaire des goûts et des contradictions de cette génération militante qui a entre vingt et vingt-cinq ans en 1968. (Il était apparemment aussi question, dans les revendications du mouvement du 22 Mars, de la possibilité de visites nocturnes dans les chambres des filles à la cité universitaire. Ce qui nous ramène aussi à Godard, Jean-Pierre Léaud et sa passion pour Chantal Goya. Que voulez-vous, l'un ne va pas sans l'autre : pas de politique sans désir.)

Entre Vietnam et Tchécoslovaquie, on pourrait très certainement écrire une histoire mondiale de Mai 68. Ce n'est pas le côté le moins sympathique de ces événements que d'avoir été dirigés, si le mot convient, en partie par un Juif allemand – dont le gouvernement utilisera d'ailleurs la nationalité comme prétexte pour l'exiler et s'en débarrasser. (De la Sainte Trinité de l'époque, Sauvageot, Geismar, Cohn-Bendit, c'est d'ailleurs ce dernier qui a eu le plus long destin politique. Comme quoi les forces de la répression gaulliste avaient du nez.) Une histoire mondiale qui serait à relier avec les différents mouvements qui secouent alors les universités de la planète, d'Espagne jusqu'aux États-Unis en passant par le Mexique ou l'Équateur.

Cinquante ans après, ce mois de Mai paraît plus un point de départ qu'un événement clos sur lui-même – les aventures (glorieuses) des années soixante-dix en actualisent les possibles. Sartre à Billancourt, la Gauche prolétarienne, le Larzac ou les ashrams indiens sont encore à venir, tout comme les plus grands bouleversements (j'allais écrire « ravages ») esthétiques : les vestes en laine péruviennes, les sous-pulls en nylon orange et la Renault 6.

Un fatras folklorique de comédie bien française, initié avec 68 certes, mais qui ne lui doit pas tout non plus. Très vite, le soixante-huitard va remplacer Mai 68 comme l'arbre cache la forêt des événements. Le soixante-huitard, l'icône d'une génération. Le Héros. Aujourd'hui encore puissant, mais d'un pouvoir si brillant qu'il en décline, comme les supernovas sont le moment le plus lumineux d'une étoile mourante. Il écrit sa propre histoire. Peut-être le soixante-huitard (et la soixante-huitarde, son amante, sa sœur, sa camarade) est-il un peu tourné vers lui-même... Un peu nombriliste ? C'est le propre d'une génération. Une génération qui admire la gloire de la Résistance et des résistants comme nous admirons la sienne... Une génération qui s'est élevée contre les pères, contre la culture des pères. On oublie malheureusement trop souvent que le seul véritable événement de mai 1968 est la rencontre entre Gilles Deleuze et Félix Guattari... Voilà ce qui va ensemer le XXI^e siècle, voilà ce qui nous a été transmis, des rhizomes et des déterritorialisations, choses infiniment plus importantes que des pantalons pattes d'éph ou des 2CV. D'ailleurs, comme il l'explique lui-même, Jean-Baptiste Harang ne possédait pas une deux-chevaux, mais une quatre-ails, une R4 à vitesses au volant dont le coffre était un peu plus grand que celui d'une deuche, et permettait toutes sortes de projets plus ou moins farfelus, comme l'enlèvement du Général de Gaulle, plié en deux dans la malle, les genoux dans le menton, enlèvement réputé impossible avec une deux-pattes, les jambes du militaire, disait-on à l'époque, étant trop longues pour y tenir. Une 4L, c'était donc le rêve : on y était à l'aise et, bien menée, elle parvenait à grimper sans effort les pentes de la montagne Sainte-Genève

ou remonter la vallée de la Bièvre jusqu'à la place d'Italie, voire, si on la fouettait un peu, parvenir à l'université de Nanterre dont la haute tour centrale était en quelque sorte le phare de l'insurrection. Avant 1973, les dieux du pétrole étaient avec nous, et on pouvait parcourir nombre de kilomètres pour une somme modique...

La France de papa, peuchère. La France de *Mademoiselle Âge Tendre* et de Louis Althusser. La France d'il y a cinquante ans, avec ses Aragon, ses préfets de police, ses Pompidou, ses DS, ses Grenelle, ses ouvriers, ses usines. La France des premières transplantations cardiaques. Quand il y avait autre chose que des boutiques de fringues et des appartements Airbnb au Quartier latin. Toute une archéologie. Je vous signale que pour la première fois notre président de la République n'était même pas né en 1968.

Place aux jeunes, place !

Ô génération précédente, si glorieuse que vous fûtes, vous voici au musée.

Prologue

Nous avons fait Mai 68 pour ne pas
devenir ce que nous sommes devenus.

GEORGES WOLINSKI

Je suis né un 4 avril, comme Daniel Cohn-Bendit et Marguerite Duras. Une autre année. J'ai parlé une fois ou l'autre avec Marguerite Duras au téléphone lorsqu'elle harcelait la rédaction de *Libération*, rue Christiani, pour donner son avis sur tout dans les années quatre-vingt, sublime, forcément. J'ai croisé un peu plus souvent Cohn-Bendit, à la faculté des lettres de Nanterre, l'année universitaire 67-68, il était à la tribune des amphis, jovial, en photo dans un journal, ou courait dans les couloirs à la tête d'une équipe de barbus, j'étais au fond de la salle n'osant pas dire un mot, je regardais les poubelles voler au-dessus des têtes officielles, on ne croyait déjà plus ce que racontent les journaux. Le 22 mars certains d'entre nous ont occupé les locaux administratifs de la plus haute tour, la date leur donna un nom. Je n'en étais pas. Je l'ai revu, Cohn-Bendit, de passage à *Libération*, du temps de la rue de Lorraine. Je l'ai salué pour la dernière fois il y a peu d'années sur le parvis de la gare de Lyon où une télé le filmait. Visiblement, ma tête ne lui disait rien. Il me sourit.

Au printemps 68 j'étais depuis quelque temps bénéficiaire du statut d'objecteur de conscience (matricule 1312, si j'ai bonne mémoire) et tout entier requis par un amour nouveau, des études de lettres et de cinéma, et la conviction confortable que seule la non-violence valait qu'on se batte. Si bien que, malgré la fascination que j'éprouvais pour le désordre, je pris bien tard le train révolutionnaire en simple figurant, peu de barricades, quelques manifs, un peu de Sorbonne et d'Odéon, et le convoyage de tracts et de leurs distributeurs militants à Flins et ailleurs puisque, faute d'engagement politique vindicatif, je disposais d'une automobile et du permis de conduire que je mis courageusement à la disposition d'activistes proches et plus convaincus, tant que le réservoir de la petite Renault le permit. J'écoutais Europe 1 jusqu'à pas d'heure pour y entendre des récits qui me font aujourd'hui une mémoire.

Lorsque, trente ans plus tard, Béatrice Vallaeys me proposa d'écrire dans un journal une chronique quotidienne sur Mai, je ne me souvenais de rien, ou plutôt je me souvenais que je n'y étais pas pour grand-chose, à part quelques souvenirs réels ou apocryphes censés me faire croire que j'en fus.

Il ne s'agissait pas de raconter sa guerre mais de dépouiller une revue de presse, au jour le jour afin de construire date pour date un journal de Mai à partir des quotidiens de l'époque. J'habitais alors Toulouse et recevais pour chaque journée une brassée de journaux, je les dépouillais, en tirais trois ou quatre feuillets qui paraissaient aussitôt entourés de citations drôlatiques et d'une photo d'actualité. Les jours de Mai et ceux de mai 1998 étant décalés, il fallut jongler un peu, le journal ne paraissant pas le dimanche qui, bon an mal an, en 68, tombait

un vendredi. Ces articles parurent entre le 5 et le 31 mai 1998 dans *Libération*. Ils sont ici réunis. Nous n'en avons pas changé une virgule, seulement supprimé quelques points-virgules intempestifs et troqué un mot pour un autre qui faisait répétition dans la bouche du Général. Voilà. Vingt ans déjà. Cinquante même. Cela ne vous rajeunit pas. Si? Un peu?

*L'auteur remercie Béatrice Vallaeys qui initia ces textes
et Bénédicte Dumont dont l'aide fut précieuse pour les réunir.*

Ce jour-là, dimanche 5 mai

Un dimanche de trêve

*Le tribunal correctionnel juge les manifestants interpellés
le 3 mai, les Parisiens se pressent au Quartier latin
pour glaner des souvenirs de l'émeute-surprise...*

C'est aujourd'hui dimanche, on vient de célébrer, à Trêves, avec une journée d'avance, le cent cinquantième anniversaire de Karl Marx. Le philosophe. Willy Brandt, le ministre des Affaires étrangères de l'Allemagne fédérale, inaugure l'exposition et déclare: « Karl Marx a créé, avec une puissance presque égale à celle de l'Ancien Testament, la vision d'une société sans classes. » Les historiens est-allemands ont décliné l'invitation. Au même moment, à Berlin-Est, le parquet requiert six semaines de prison contre Peter Brandt, fils du ministre. Il avait été arrêté le 13 avril, au cours d'une manifestation de protestation contre l'attentat dont a été victime Rudi Dutschke, le leader des contestataires allemands.

À Paris aussi c'est aujourd'hui dimanche, et la dixième chambre correctionnelle ne chôme pas, elle juge en flagrant délit six jeunes (elle en a condamné sept la veille, avec sursis, arrêtés avant la manifestation qu'on leur reproche), le tribunal veut en faire des exemples, ils font partie des 596 personnes appréhendées, des 27 gardés à vue après la manifestation du vendredi, la première où Paris réapprit à dépaver ses rues, après l'intrusion des forces de l'ordre dans le sanctuaire de la Sorbonne. Il y a là un pâtissier de 28 ans, Jacques Legros, à qui l'on reproche le couteau du casse-croûte au fond de la

poche, sans rapport avec les événements, un aide-chimiste de 18 ans, Jacques Lemaire, lui aussi étranger aux problèmes politiques et universitaires, et quatre étudiants arrêtés sous un porche où ils avaient trouvé refuge, Jean Clément, licencié en lettres, militant chrétien, en partance pour un pèlerinage à Chartres, Bernard Malabre, des Beaux-Arts et de la fanfare universitaire réunis, Yves Lescroart, de l'Institut d'art et d'archéologie, spéléologue et organiste du dimanche, Guy Marnat-Damez, kinésithérapeute, qui eut le tort de courir, et Jean-Pierre Lebouleux, en capacité en droit, qui reconnaît avoir insulté l'agent qui l'empêchait de traverser le boulevard pour s'éloigner de la manifestation. Du gros gibier. La défense parle de lampistes. Roger Groperrin, le sous-directeur de la préfecture de police, est appelé à témoigner, maître Blum lui demande: « Savez-vous combien d'étudiants ont été blessés? » Il répond: « Je l'ignore, ils n'ont pas cherché à se faire connaître du service d'ordre et ils ont bien fait! » Après trois quarts d'heure de délibéré, tous sont condamnés à des amendes, et quatre d'entre eux à deux mois de prison ferme, Jean Clément, Marc Lemaire, Yves Lescroart et Guy Marnat-Damez. On invente pour eux le slogan « Libérez nos camarades! ». Sous le compte rendu que *Le Monde* donne de l'audience, on peut lire cette publicité: « Guide Néret du rattrapage scolaire 1968, quand nos enfants ne suivent pas, ou ne s'adaptent pas. »

Les Parisiens qui ne font pas la queue du retour du week-end sur les rares autoroutes se pressent en badauds sur les lieux des affrontements. Ils photographient et glanent le souvenir, vestiges de grenades lacrymogènes, billes d'acier, ils soupèsent le pavé parisien si bien adapté à la main du lanceur. Le peintre Jean Hélion raconte comment il a été interpellé et retenu jusqu'à une heure du matin pour

avoir tenté de faire reconnaître et libérer son fils de 16 ans enfermé sans ses papiers dans un car de police.

À Nîmes, on clôture le dixième congrès de l'Union des femmes françaises, où l'on s'est réjoui que les femmes constituent 50 % de la main-d'œuvre ouvrière au service de l'économie du pays. On débraye à Sud-Aviation. L'Espagne décide le blocus de Gibraltar. Le Front national de libération lance une offensive contre les villes du Sud-Vietnam au moment où l'on cherche encore à Paris le lieu qui pourra accueillir les pourparlers de paix, on parle de La Celle-Saint-Cloud, du palais Rose ou de l'ancien siège de l'Otan, porte Dauphine. Le pape Paul VI révèle qu'il avait proposé que la réunion ait lieu au Vatican. La police a évacué deux cents étudiants qui occupaient l'université de Séville. L'université de Columbia à New York est en grève depuis que la police a pénétré le campus afin d'en déloger sept cents étudiants. Les cours ont lieu dans les jardins.

M. Valéry Giscard d'Estaing¹ définit sa conception du libéralisme au cours d'un déjeuner organisé à Saint-Étienne par l'Association des chefs d'entreprise libres : « Je suis attaché politiquement et économiquement à la liberté. Néanmoins, il faut être libéral dans le contexte de la deuxième moitié du xx^e siècle, très différent du x^e siècle. » MM. Georges Pompidou et Maurice Couve de Murville² ont visité aujourd'hui la ville historique d'Ispahan.

1. Alors président de la commission des finances.

2. Le Premier ministre et le ministre des Affaires étrangères.

Ils disent...

« Au moment où Paris, choisi pour lieu de négociations sur le Vietnam, voit ainsi sa vocation de capitale de la paix consacrée, il est inadmissible qu'une poignée d'agitateurs, parmi lesquels certains abusent scandaleusement de la traditionnelle hospitalité française, se livrent à des actes de violence, n'épargnant pas les passants. »

**Michel Caldaguès,
président du Conseil
de Paris**

« Étudiants, ces jeunes ? Ils relèvent de la correctionnelle plutôt que de l'Université. »

Le Figaro

« On voit clairement aujourd'hui à quoi aboutissent les agissements aventuristes des groupes gauchistes, anarchistes trotskistes et autres qui, objectivement, font le jeu du gouvernement et de sa politique contre les étudiants. »

L'Humanité

« Certains étudiants français, apprenant que, dans d'autres pays, les étudiants chahutent et cassent tout, ont voulu aussitôt en faire autant. »

**Alain Peyrefitte,
ministre de
l'Éducation
nationale,
*France-Soir***